

lente qui devait le tuer en route. Il fallait s'arrêter à chaque instant pour attendre.

Le paysage continuait à s'attrister, ne présentant plus que des arbustes dépouillés, comme morts et attendant l'hiver pour reverdir.

Le pèlerinage se poursuivait silencieux. Tous étaient fatigués ou malades. Mais il fallait marcher ou mourir.

Les soldats se traînaient péniblement, pieds nus, sabre au côté.

On marchait parfois une journée pour trouver une mare d'eau, et encore la mare était desséchée. C'était bien là le désert, 200 kilomètres sans une maison habitée ! jamais plus d'un voyage par mois dans ce petit Sahara où les voyageurs ne suivent pas toujours l'estrade et prennent souvent des raccourcis.

Ils passèrent un jour entier sans eau.

Qu'on imagine un voyageur égaré ou malade dans ces solitudes. C'est bien le désespoir et la mort ! Nul salut à espérer !

Le cinquième jour du voyage, trois heures avant le lever du soleil, les voyageurs continuèrent à cheminer devant eux, dans le vide, à l'infini, sans arriver, et M. Coudreau avoue qu'il trouvait cette occupation stupide.

Le crépuscule — car dans ces contrées il y a bien une heure entre le coucher de la lune et le lever du soleil — le crépuscule, dis-je, était épouvantablement triste et enfonçait dans l'âme des voyageurs encore plus profondément le dégoût et l'ennui.

Le soleil avait beau monter dans le firmament et l'illuminer de ses rayons, lui qui réjouit d'ordinaire le cœur de l'homme, jetait dans la tristesse et le découragement le voyageur fatigué.

La provision de force et de nourriture était épuisée, et pourtant il fallait marcher par la chaleur, la faim, la fatigue physique et morale.

La troupe désespérée arriva enfin à une habitation, le sixième jour de son exode.

Mais tous étaient indifférents à l'endroit où ils se trouvaient et à l'heure. Ils se laissèrent tomber mornes, inertes, vaincus, ayant besoin de tout et indifférents à tout, l'âme oppressée et prostrée ! Un homme seul dans cette situation se laisserait mourir.

Le possesseur de ce domaine, le senhor Dos Reis, fazendeiro, reçut les malheureux avec une touchante hospitalité. Ils passèrent dans son habitation une journée entière et en sortirent réconfortés.

Le senhor fazendeiro jouissait d'ailleurs d'une grande aisance, car il avait mille têtes de bétail, des plantations de tabac et de manioc, des bouquets d'accajou et pour compléter ces richesses, six demoiselles à marier.

M. Coudreau reprit avec son escorte le sentier douloureux.

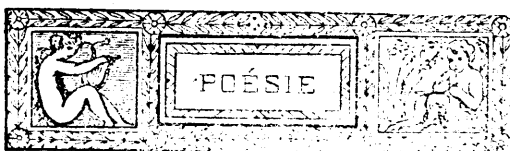
Bientôt le soldat malade s'arrêta, incapable d'aller plus loin. Trois jours plus tard, un de ses camarades revint le chercher, il était mort !

JULES GROS.

(A suivre)

La femme.—Lorsque Dieu, plein d'amour pour l'homme, voulut lui faire son premier don, il lui donna la femme pour semer son chemin de fleurs et illuminer son horizon. L'homme fut le seigneur et la femme l'ange du Paradis Terrestre. Lorsque la femme succomba à sa première faiblesse, Dieu permit que l'homme commit son premier péché, afin qu'ils vécussent réunis. Ensemble, ils sortirent de ces demeures splendides, les pieds chancelants, le cœur serré de tristesse, les yeux pleins de larmes ; ensemble, ils traversèrent les jours la main dans la main, tantôt battus par les vents et les tempêtes, tantôt doucement entraînés par les flots paisibles. En frappant l'homme prévaricateur de la verge de sa justice, en lui fermant la porte du jardin de délices qu'il lui avait préparé de ses propres mains, Dieu, touché de pitié, voulut que quelque chose lui rappelât toujours le suave parfum de ces angéliques demeures : il lui donna la femme afin qu'en la voyant il pensât au paradis.

La vie se passe en absence ; on est toujours entre le souvenir et l'espérance ; on ne jouit jamais.—Mme du DEFFAND.



LA CAPRICIEUSE

(Air à faire)

I. COUPLET

Quand je vous vois, petite,
Fixer sur moi vos yeux,
Alors mon cœur palpite
Et je me sens heureux.
Mais si j'ose, méchante,
Vous dire un mot d'amour,
Vous prenez l'épouvante
Et me criant : Bonjour !

II. COUPLET

Quand je parle et ricane
Avec un beau minois,
Vous causez la chicane
En m'appelant *sournois* !
Mais si j'entre en colère
Un instant contre vous,
Votre bouche profère
Aussitôt des mots doux !

III. COUPLET

Quand je pleure ou soupire,
Vous riez aux éclats,
Et quand je ris, c'est pire,
Vous pleurez comme un glas...
Quand je dis : Je désire
Vous entendre chanter,
Vous vous mettez à lire
Ou bien à méditer !

IV. COUPLET

J'ai subi vos caprices
Pendant neuf mois, hélas !
Mais de ces sacrifices
Aujourd'hui je suis las !
Je préfère une amante
Au cœur loyal et doux,
Qui ne soit pas pédante
Ni folle comme vous !

Avril 1887.

J. B. CAQUETTE.

LA MODE PRATIQUE

LA ROBE D'INTÉRIEUR



Il est absolument de mode et de bon ton aujourd'hui de s'habiller soigneusement chez soi. On a raison. Pourquoi ne pas réserver pour la famille un peu de cette coquetterie que l'on déploie si facilement en l'honneur des indifférents ? Donc, on affecte dehors une simplicité, une correction de bon goût, et dans l'intérieur on se permet, surtout les jours de réception, la fantaisie élégante, les couleurs claires.

La classique robe de chambre, considérée, comme *peignoir* n'est de mise que le matin. Encore les femmes pratiques lui préfèrent-elles un costume tout aussi commode et moins "laisser-aller," avec lequel elles peuvent paraître plus convenablement devant un visiteur imprévu ; — je veux dire une sorte de matinée, non point tout à fait semblable à celles qui se vendent toutes confectionnées et qui sentent encore trop le cabinet de toilette ; mais une robe composée d'une jupe amazone, ample et assez longue, et d'une sorte de casaque cintrée derrière, flottante et froncée devant, nouée à la taille par un ruban, à moins qu'on préfère le genre blouse russe également très joli. On proscriera les volants, les plis, les garnitures. On s'en tiendra à trois ou quatre rangs de grosses piqures, et les poignets, le col en velours soit sur un ton, soit de fantaisie.

On peut aussi faire l'empêchement, et les manches, tablier avec poignets plus ou moins hauts, c'est-à-dire depuis cinq jusqu'à vingt centimètres. Je ne recommande pas ces derniers pour l'été.

Les étoffes à employer sont, selon la saison, l'un, en petits draps, lainages, foulards et franges. Voici la mode pour le mélange des nuances à employer comme fond et garniture. Gris et gros vert ; héliotrope et noir ; bleue de ciel et violet foncé ; rose et mousse ; vieil or et loutre. Le gris nouveau est celui de chat ou aigue marine.

Toutes les formes, quelles qu'elles soient, doivent respecter le goût du jour qui exige des devants très étoffés.

COUSINE JEANNE.

Il faut aimer ses amis, comme les vrais amateurs aiment les tableaux. Ils ont les yeux perpétuellement attachés sur les beaux endroits et ne voient pas les autres.—Mme d'EPINEZ.

Les femmes sont dix fois plus fausses et plus trompeuses entre elles que vis-à-vis des hommes ; nous, au contraire, nous avons plus de loyauté entre nous que vis-à-vis des femmes.—RICHTER.

CONNAISSANCES UTILES

Pommes de terre aux œufs.—Mettez un bon morceau de beurre dans la poêle ; chaud, faites-y brunir quelques oignons. Coupez en tranches des pommes de terre cuites dans leur pelure, nettoyées et refroidies. Jetez ces tranches dans la poêle. Répandez dessus les jaunes bien battus de deux œufs. Salez, poivrez ; faites dorer sur les deux côtés.

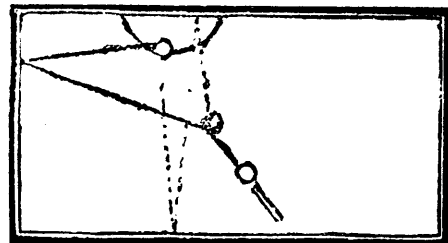
Pour arrêter le hoquet.—Un journal de médecine indique un moyen bien simple et en même temps très expéditif pour arrêter le hoquet. Quelle que soit la cause qui le prodigue, il suffit de rafraîchir le lobe de l'oreille pour le faire cesser instantanément ; on peut produire le refroidissement en y appliquant un corps froid ou un peu d'eau fraîche ou même de la salive.

Taches d'huiles. Taches de cambouis.—Pour enlever les taches d'huile, on se sert de craie en poudre, de tôle en poudre ou bien de papier non collé. On met une forte pincée de craie ou de tôle sur la tache, on recouvre d'une feuille de papier et on donne un coup de fer ; on peut aussi chauffer ce papier avec le dos d'une cuiller dans laquelle on a placé quelques charbons allumés. Pour les taches de cambouis (vielle graisse de porc fondue pour graisser les roues), passer la lame d'un couteau sur la tache afin d'enlever la plus forte partie de cambouis, étendre une couche de beurre sur cette tache, frotter dans les mains, savonner à l'eau chaude dans laquelle on aura mis un peu de potasse. Rincer.

Pour nettoyer les éponges il faut les faire tremper pendant quelques heures dans une eau très salée. Il est utile de les tenir toujours dans des filets pour que l'air puisse circuler.

JEU DE BILLARD

Les parties de billard sont en pleine activité ; rien ne stimule les amateurs comme ces belles séances que les maîtres offrent, en cette saison, à une clientèle de plus en plus nombreuse. Après son match avec Piot, l'invincible Vigneaux a joué plusieurs soirs de suite au Café de la Marine à Paris ; il y a obtenu le succès accoutumé. Une très intéressante et longue partie se poursuivait à l'Académie de la rue Vivienne entre Dumans et Ubassy. Nous n'en connaissons pas le dernier résultat ; dimanche, Ubassy qui avait joué admirablement, se trouvait à 499 ; encore un point et il obtenait les honneurs de la journée. Dumans, lui, flânait avec 174 points de retard. Ces 174 points, il les a faits en une seule reprise et a été chaudement applaudi par toute l'assistance. Au moment où M. Piot se disposait à sortir pour aller donner à la baronne de R... sa leçon quotidienne, il nous donna un joli coup. Voici la chose :



Attaquer sa bille légèrement en dessous du centre et à droite. La rouge doit être frappée aux deux tiers de sa grosseur et par un coup de queue sec.

Très utile ce coup-là. Les amateurs de billard feront bien de le travailler ; il peut se présenter fréquemment dans une partie.

JEU DE DOMINOS

Le problème que nous avons publié le 19 mars dernier était celui-ci :

0	6	0	6	0	6	0	6
1	1	2	2	3	3	4	4

nous demandions quel avait été l'ordre au point de départ, la condition était d'obtenir ce résultat en quatre mouvements, deux des déplacés à la fois.

Un de nos lecteurs, M. Eugène Lacaille, a envoyé une solution exacte. Nous l'en félicitons.

La disposition primordiale était :

6	6	6	6	0	0	0	0
3	2	4	1	4	1	3	2

et les mouvements à exécuter se succèdent ainsi :

a	0	0	en tête à gauche.
b	1	3	
c	6	6	dans la solution de continuité.
d	4	1	
e	0	6	"
f	3	3	"
g	6	0	"
h	1	2	"